

Querelles de ménage et diabète

Autor(en): **Serizier, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 39

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193170>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rouâti lo dégat, tandi que lè valets, catsi derrâi on moué de dzevallès, sè teignont lè coûtès. Ao bin, on autro iadzo, s'amusâvont à sailli totès lè tchivres dâo veladzo et à lè tsandzi d'éboitons, et lo leindéman matin, lè fennès ne saviont pas què sè derè de trovâ dâi z'autrès cabrès, benhirâosès onco, se lè ne trovâvont pas on bocan à la pliace de dâo tchevretta, et cein amusâvé gaillâ lè farceu de vairè traci lo delon matin clliâo bêtes que retsandzivont d'étrablio.

Onna demeindze né, l'aviont décidâ d'allâ preindrè lo tsai à n'on vilhio qu'on lâi desâi François Luvi, po lo menâ catsi. Ora ne sè pas se lo vilhio a sul'afèrè; mâ adé est-te que quand sont arrevâ, François Luvi a trovâ moïan de sailli que dévânt sein ètrè vu et s'est mécliâ à stâo valets, que ne l'ont pas recognu vu que fasâi né, et lo vilhio va tot bounameint sè chetâ su la quia dâo tsai, tandi que lè z'autro eimpougnont la limonière, lè ruès, oâ bin que sè mettont derrâi, po bussâ.

— Yô vollieint-no lo menâ ? se fe tot balameint cé qu'étâi âo bet dâi limonières

— Ein Mottérex, se repond on autro, assebin tot balameint, po ne pas que lo vilhio ouïe oquié.

— Ein Mottérex ! se sè met à boeilâ François Luvi.

Adon, l'arâi faillu cein vairè : Quand lè gaillâ ont recognu la voix, prrrrou ! l'ont pliantâ lo tsai quie et sè sont eissavâ coumeint se lo diablo étâi à l'âo crossès, et cein a fé onna brechon coumeint quand on tsampè onna pierra lein on adze qu'est plienna de moineaux.

Et l'est dinsè que François Luvi a qu'esquivâ la farça que lâi volliavont èrè.

Querelles de ménage et diabète.

Il est bon de lire quelquefois les comptes rendus de l'Académie de médecine; ce n'est pas toujours amusant, mais c'est généralement instructif. C'est ainsi que cette docte assemblée a entendu une communication fort intéressante de M. Germain Sée.

Il s'agissait du diabète. Le sujet, j'en conviens, n'a rien de particulièrement alléchant. Le diabète est une vilaine maladie, et, bien que dans la terminologie médicale il porte habituellement le nom de diabète sucré, il rend la vie singulièrement amère à ceux qui en sont malheureusement frappés.

La chose cependant intéresse plus de monde qu'on ne pourrait le croire. A ce point de vue spécial, un des maîtres de la science a classé les hommes en deux grandes catégories: d'une part les diabétiques proprement dits, ceux dont le compte est bon et le mal nettement accusé; de l'autre, les « candidats au diabète », ceux qui sont sur la pente et

dont le débile organisme est sous le coup d'une perpétuelle menace.

Car il n'y a pas à sortir de là: ou nous sommes diabétiques, ou nous sommes candidats. Et cette candidature, nous ne l'avons pas posée; elle est née spontanément; ce sont les circonstances et les événements qui l'ont faite.

Parmi les causes qui, d'après l'éminent pathologiste, déterminent cette douloureuse affection, il faudrait classer au premier rang les ennuis et les tracasseries domestiques. Il n'y a rien de tel, paraît-il, que les querelles de ménage et les dissensions intestines pour entraîner les hommes sur la pente fatale du diabète. De candidats qu'ils étaient, ils passent, en un rien de temps, à l'état d'élus. On peut mettre en fait, affirme M. Germain Sée, que les trois quarts des diabétiques ont des femmes tracassières.

Ce n'est donc pas à la légère, comme on le voit, que les législateurs ont admis l'incompatibilité d'humeur comme une des causes les mieux fondées de la séparation de corps et du divorce. Car elle ne rend pas seulement la vie insupportable aux deux époux; elle ne se borne pas à leur faire passer des jours moroses et des nuits dénuées d'agrément. Elle les précipite dans la maladie, fait d'eux des incurables — et les conduit proprement à la mort sans qu'ils s'en aperçoivent.

La chose est donc sérieuse, et les femmes nerveuses qui souvent sans malice, mais la plupart du temps par fantaisie, par pur esprit de contradiction, se complaisent à faire monter leurs maris à l'échelle, doivent donc se rendre compte que ce jeu est dangereux et qu'un jour ou l'autre ils finiront par s'y casser les reins.

Quand on est jeune, cela passe encore. On a le sang chaud, la main prompte; lorsque vient à se produire une de ces discussions exaspérantes, on a cette ressource d'échanger des mots vifs et si les mots ne suffisent pas, de se détendre les nerfs par une riposte plus énergique; c'est un dérivatif excellent. D'autant plus que ces voies de fait conjugales sont presque toujours suivies de petites scènes de réconciliation dont les époux batailleurs connaissent parfaitement le prix.

Mais à mesure qu'on vieillit les querelles, tout en revêtant un caractère moins violent, deviennent plus acerbes. Les esprits se sont aigris, la bonne humeur s'en est allée. Au lieu de s'invectiver, on se boude. On se détecte cordialement; et si l'on n'ose plus se battre, si l'on ne se jette plus les assiettes et les chandeliers à la tête, on ignore par contre la joie des réconciliations et la douceur du pardon.

Et c'est alors que la bile s'accumule et vous tourne sur le foie. Bientôt, toute cette amertume se change en sucre; le mari quadragénaire se métamorphose en une petite raffinerie qui fonctionne sans relâche et s'épuise rapidement. Toute sa substantifique moëlle se tarit et s'en va. C'est le diabète, avec ses fâcheuses conséquences et son lent dépérissement.

Voilà où mènent infailliblement, vers la cinquantaine, les querelles ridicules et les bouderies sans raison. C'est le docteur Germain Sée qui l'affirme et il doit en savoir quelque chose.

(Le Voltaire.)

L. SERIZIER.

Les demoiselles de magasin de Paris ont tenu l'autre jour une réunion plénière dans le but de se former en syndicat et de faire d'actives démarches pour obtenir des modifications dans les conditions de travail qui leur sont imposées par les patrons.

« Parmi les plaintes qu'elles ont fait entendre, dit M. Sarcey, dans le *Gaulois*, il en est une qui a vivement ému le public. Il est défendu à ces jeunes filles de s'asseoir jamais, même alors qu'elles n'ont pas de client à servir. Elles n'ont à leur disposition ni tabouret ni strapontin. Il ne leur est pas même permis de s'accoter contre le mur ou contre un meuble. Il faut qu'elles restent debout toute la journée, et cette journée est de dix heures au moins. On assure même qu'elle est parfois de douze et de quinze heures. Il va sans dire qu'il faut en défalquer l'heure du repas. Mais ne fussent-elles obligées de demeurer que huit heures par jour droites sur leurs jambes, ne serait-ce pas le plus douloureux des supplices ?

» Un homme n'y résisterait pas. Il vous est sans doute arrivé quelquefois au théâtre, n'ayant pas trouvé de place, d'écouter la pièce debout, dans un couloir. Vous aviez pourtant la faculté de vous adosser à la cloison ou de vous accouder sur un rebord de loge; est-ce qu'au bout d'une heure vous n'étiez pas horriblement fatigué ? La langue populaire a un mot très énergique pour marquer cette espèce de lassitude particulière: elle dit que les jambes rentrent dans le corps.

» On marche encore, sans trop en souffrir, trois ou quatre heures de suite. L'exercice qui fouette le sang, ranime le courage. Mais se tenir debout, immobile, derrière un comptoir, en parade, sans répit ni repos, et cela durant des heures et des heures, on frissonne rien que d'y penser.

» C'est une mesure parfaitement barbare et dont il est impossible de voir, de soupçonner même l'utilité. Il faut bien que les directeurs des grands magasins